

Sœur Elvira  
La sœur des drogués

# L'étreinte

*Histoire de la Communauté du Cenacolo*

Propos recueillis par  
Michele Casella

**EdB**

# Introduction

Au cours du Congrès mondial apostolique de la Divine Miséricorde, qui s'est déroulé en avril 2008 à Rome, Sœur Elvira conclut ainsi son témoignage :

« Merci ! Je suis très contente d'avoir participé à ce... à ce... »

Elle ne parvenait pas à trouver le mot et, finalement, l'un des intervenants lui suggéra : « Congrès ! »

Sœur Elvira lui répondit : « Mais ce sont des mots que je ne dis jamais ! »

Tous sourirent. Elle aussi.

Elle ajouta ensuite :

« Vous devez m'excuser, je suis une pauvre, une pauvre, mais pauvre... je ne voudrais pas dire ignorante... mais je suis une "cruche" ! Mais je suis une "bécasse", toujours contente, et je vis... je vis... je vis ! »

Tout est là : cette même simplicité caractérise les pages de ce livre. Ce ne sont pas des mots élaborés ou apprêtés, mais des mots directs et sincères. Dits avec le cœur, à tout le monde. Toujours dans la liberté, la gratuité et la vérité<sup>1</sup>.

---

1. N.D.É. : Nous avons délibérément choisi de garder le style oral de ces propos.

En effet, nous sommes conscients du trésor de grâce reçu à travers le fleuve d'enseignements et les innombrables catéchèses vibrantes qui ont jailli, toutes ces années durant, du cœur et de la voix de Sœur Elvira. Nous vous offrons ainsi ces pages dans ce temps où, tandis que sa parole et sa mémoire se font plus fragiles, son regard est devenu encore plus vif, plus transparent et plus lumineux.

Ce temps où ses yeux parlent plus que sa bouche.

Ce temps où, après la force du vent, du feu et du tremblement de terre, est arrivée la tendresse du vent léger.

Ce temps des étreintes et des sourires plus que des mots.

Ce temps où la présence parle plus que la parole.

Ce temps du cœur plus que de la tête.

Ce temps où son étonnement de revoir et contempler toute chose comme si elle était « nouvelle » aide chacun de nous à se sentir partie prenante d'une histoire qui ne nous appartient pas, qui nous surprend et nous invite à l'émerveillement tous les jours davantage.

Ce temps où l'écho des enseignements reçus retentit fortement en nous, nous faisant sentir la grande, mais sereine, responsabilité du trésor reçu.

Trésor précieux, nous en sommes certains, et qui n'est pas que pour nous. Il est fait pour être donné !

C'est pourquoi nous avons accueilli la proposition de ce livre, sûrs que la Providence de Dieu nous le demandait et le voulait maintenant. Nous ne voulons mettre au centre de ces pages ni Sœur Elvira, ni la Communauté.

En vous racontant un peu de son histoire, de notre histoire, nous souhaitons simplement rendre gloire à Dieu le Père pour l'amour qu'il nous a manifesté.

Nous sommes une Communauté de pauvres, de pécheurs, de gens fragiles et blessés, de personnes jadis mortes et aujourd'hui ressuscitées. Une Communauté qui souhaite vous témoigner à travers ces mots pauvres, mais vrais, avec une gratitude infinie, l'immense Miséricorde de Dieu pour nous.

Priez pour nous. Merci !

*La Communauté du Cenacolo*

## Commence à compter...

Après avoir passé un peu de temps dans notre Communauté, Francesco est retourné chez lui pour vérifier comment ça se passe dans sa famille. La vérification, le retour chez soi après avoir parcouru un bout de chemin, est toujours un moment important pour les jeunes qui sont arrivés dans la Communauté du Cenacolo avec la demande qu'on les aide à « ressusciter ». Les relations familiales aussi doivent renaître, car elles ont souvent laissé de profondes blessures dans les cœurs. La vérification est là pour ça.

Pour cette raison, avant qu'il s'en aille, j'ai dit à Francesco ce que je conseille toujours aux jeunes gens et aux jeunes filles qui sont blessés, surtout dans leurs relations avec leur père :

« Va chez toi – leur dis-je – et quand tu verras ton père au loin, cours, cours, cours à sa rencontre. Jette-toi dans ses bras et serre-le, serre-le très fort. Et pendant que tu le serres dans tes bras, tu dois compter, sans le lâcher, jusqu'à sept. Un... deux... trois... quatre... cinq... six... sept. Tu verras qu'au bout de quelques secondes, il cherchera à se séparer de toi, mais tu dois le serrer encore plus fort et

alors, lui aussi te serrera plus fort. Ensuite, après ces sept secondes, lâche-le et regarde-le dans les yeux. Ton père pleurera. Tu pleureras. Tout le monde pleurera. Tu auras permis à cet homme de redevenir un père. »

Pendant ces sept secondes, on s'arrête et on se souvient de son propre vécu, et, surtout, les manquements du passé resurgissent. On embrasse à nouveau son histoire, ses racines, sa terre. Ce geste entre dans le cœur, parvient jusqu'aux entrailles et fait fondre même les cœurs les plus durs, donnant comme fruit la paix qui naît du pardon.

Francesco, à son retour, m'a raconté comme tant d'autres, radieux : « Elvira, quand j'ai vu arriver mon père, je me suis dit : "Francesco, si tu n'y vas pas maintenant, tu n'iras plus." J'ai pris une longue inspiration et j'ai commencé à courir, je l'ai serré très fort dans mes bras. Je ne l'ai pas lâché quand il a voulu se séparer, j'ai compté dans ma tête jusqu'à sept en le serrant très fort... et tous les deux, nous avons pleuré comme deux bébés, en nous donnant le pardon. »

Francesco est un garçon parmi tant d'autres qui a expérimenté la force de l'Étreinte de miséricorde.

Les nombreux jeunes qui ont sonné durant les dernières années aux portes de la Communauté de par le monde connaissent bien cette étreinte. Et beaucoup d'entre eux ont touché du doigt la liberté qui est née de cette étreinte dans leur cœur. Je le leur conseille, parce que je l'ai vécu moi-même : la rencontre avec Dieu m'a fait serrer ma pauvre vie dans mes bras, avec mon histoire blessée, et elle m'a libérée de la honte de la fragilité de mon père. Elle m'a donné la liberté, la paix et la joie.

Je voudrais vous le dire aussi à chacun : laissez-vous étreindre par la tendresse de la miséricorde de Dieu,

embrassez à nouveau votre vie, votre existence. Dieu est présent dans cette histoire : cherchez-le et vous le trouverez, vous le rencontrerez.

Il était là aussi dans nos pages les plus noires, il souffrait avec nous, il était sur la croix avec nous et pour nous. Il ne sait que transformer les ténèbres en Lumière, la pauvreté et la misère vécues en une abondance de dons pour nos frères. C'est ce que j'ai expérimenté dans ma vie personnelle et que je contemple aujourd'hui dans la vie des personnes accueillies en Communauté.

Je reconnais sans cesse que l'histoire que j'ai vécue et que je suis en train de vivre n'est ni mon idée, ni mon projet : je suis la première à m'étonner en permanence de ce qui s'est passé et de ce qui se passe dans la vie de la Communauté du Cenacolo. C'est là l'œuvre de Dieu, de l'Esprit Saint et de Marie.

Comment aurais-je pu inventer une histoire pareille ?

Et je veux te la raconter. Avec une étreinte.

L'étreinte de ces pages.

Commence à compter toi aussi...

... UN

---

# Servir c'est régner

*L'enfance et la vocation*

*« Ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi,  
pour couvrir de confusion les sages ;  
ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi,  
pour couvrir de confusion ce qui est fort. »*

(1 Co 1, 27)

C'est toujours difficile de se définir.

Je suis une femme passionnée : du balai aux casseroles,  
du frère pauvre à la chapelle.

Je suis une femme amoureuse de la Vie, amoureuse de  
l'Amour.

Je crois au Beau, au Vrai, au Bon que Dieu a mis dans  
le cœur de chaque homme.

Je suis une femme de terrain, non de bureau, une femme  
qui passe des heures et des heures à genoux, mais qui court  
aussi avec les pauvres, les aveugles, les sourds, les muets et  
les estropiés, un peu comme je le suis, moi aussi...

Je n'ai jamais pensé à apprendre à lire ni à étudier pour  
pouvoir enseigner à autrui ou pour faire la charité. La cha-  
rité est ma vie, c'est le don de moi-même, le don de ma  
joie pour un « oui » à Dieu toujours plus vrai et passionné.

Je suis une femme qui, tous les jours, s'étonne et  
s'émerveille en contemplant les œuvres de Dieu.

C'est toujours un peu embarrassant de parler de soi,  
de rendre témoignage et de se raconter, mais je le fais  
volontiers, justement par devoir de reconnaissance envers  
Dieu !

Je n'ai aucune qualification humaine pour parler ni enseigner, je suis la fille de gens pauvres et j'ai à peine été jusqu'au CE2. À la maison, je devais servir, il n'y avait pas de temps pour étudier. Mais la Miséricorde de Dieu s'est penchée sur moi et aujourd'hui, je sens que je suis un témoin, ça oui ! Je parle, parce que depuis plusieurs années, je suis un témoin vivant de la Résurrection de Jésus, qui se renouvelle dans la vie de jeunes que je trouve morts et que je vois, pas à pas, renaître à une vie nouvelle.

Et donc, aujourd'hui, j'ai le courage de parler parce qu'il est temps d'évangéliser, temps de témoigner.

Avant tout, je dois dire un grand merci à celui qui a voulu ma vie. Je crois vraiment que déjà, au moment où papa et maman m'ont conçue, Dieu voulait quelque chose de beau et de grand, qui porterait du fruit pour les autres. Je suis heureuse de vivre une vie donnée en permanence, je sens que je suis la première à en être enrichie : je suis riche parce que depuis que je suis enfant, les sacrifices m'ont appris à me donner et à servir. Ils m'ont appris à sourire et à surmonter les difficultés sans rechigner, sans pouvoir dire : « Je n'y arrive pas », et je suis contente de me trouver encore aujourd'hui à l'école de vie du service.

Tout ce que j'ai appris dans la vie, je l'ai appris en servant.

Je viens d'une famille nombreuse. Nous avons vécu l'après-guerre des années 40 à 45 avec toute la pauvreté et la gêne de l'époque. Nous étions une famille pauvre, immigrée au moment de la guerre depuis l'Italie centrale, de Sora<sup>2</sup> à Alessandria, dans le Nord, à cause du travail de mon père. On nous avait donné, à nous, famille originaire

---

2. Sora se trouve à 120 km au sud-est de Rome.

du Sud, une maison qui était presque un poulailler, alors que nous étions si nombreux. Personne ne voulait des gens du Sud parce qu'ils avaient trop d'enfants. Là où nous nous étions installés, je voyais, autour de moi, d'autres familles, d'autres petites filles comme moi, mais qui vivaient une réalité différente. Une réalité plus riche en bien-être par rapport à la mienne.

Je me souviens d'une ritournelle que ma mère me répétait chaque fois que je me trouvais en compagnie de mes amies, même si elles étaient plus aisées que moi. Quand, à la maison, nous avions un morceau de pain – et en temps de guerre, ce n'était pas facile pour nous d'en avoir ! – ou quand il y avait des cerises, *mamma* Concetta me disait : « Souviens-toi, Rita, que les bouches sont toutes sœurs. Tu ne peux rien mettre dans ta bouche sans en faire cadeau aux autres. »

Même dans l'embarras de la pauvreté, elle nous éduquait aux gestes de solidarité.

Je suis vraiment la fille de gens pauvres, mais aujourd'hui, j'en suis profondément heureuse.

Comme c'est beau la pauvreté !

La pauvreté n'est pas quelque chose de négatif : la pauvreté est liberté ! Nous sommes au-dessus des choses, avant la richesse, avant les ambitions. Nous expérimentons ainsi que la vie vaut plus que les choses !

Je suis contente d'être née à une période de l'histoire durant laquelle tous ne pouvaient se rassasier – et nous nous levions toujours de table en ayant tellement faim – parce que tout cela nous a éduqués au sacrifice.

J'ai compris que la pauvreté matérielle et physique ne peut pas détruire l'unité de la famille dans la charité. Je me suis rendu compte que la paix et le bien-être véritables sont une dimension du cœur. On les vit quand on est bon

et généreux ; quand on donne aux autres, on devient cette famille universelle qui, dans l'unité et en vérité, peut prier le *Notre Père*.

J'ai découvert ce Dieu qui est Père quand j'étais encore enfant et, dès le début, j'ai appris à me fier à lui. Je me souviens que quand la pauvreté était plus criante, quand la Croix se faisait plus lourde, j'entendais souvent les lèvres de ma mère répéter cette prière :

« Sainte Croix de Dieu, ne nous abandonne pas ! »

Elle le disait dans notre patois de Ciociaria<sup>3</sup>. Cette invocation m'a toujours beaucoup marquée.

J'avais une maman forte et exigeante. Papa, très souvent, perdait son travail à cause de sa fragilité et n'était pas toujours d'une grande aide en famille. Et elle, dans ces moments-là, ne disait pas en se rebellant : « Mon Dieu, qu'est-ce que tu as fait ? Comment allons-nous faire maintenant ? Trouve-lui un travail ! » Elle répétait plutôt avec douleur et, en même temps, avec confiance : « Sainte Croix de Dieu, ne nous abandonne pas ! »

Elle a aimé la Croix, elle s'est agrippée à la Croix et elle a trouvé sa force dans la Croix.

Personne ne voudrait souffrir et pourtant, grâce à ses paroles, j'ai compris combien il était important dans la vie d'apprendre à vivre la Croix, parce qu'elle est notre mère et que nous devons l'aimer pour bien vivre tout le reste. Voilà, c'est ce que nous, en famille, nous avons expérimenté.

Quand nous avions un peu d'argent, mon père le dépensait en buvant.

---

3. La *Ciociaria* est une région traditionnelle d'Italie où se trouve la ville de Sora.

Mon père Antonio aimait le vin : ça me dérangeait et ça me faisait honte quand j'étais enfant, surtout quand il venait me chercher à l'école un peu éméché, devant mes camarades de classe qui riaient de moi.

Je me souviens qu'il venait en chancelant sur son vélo et que les enfants se moquaient de moi en disant : « Regarde, Rita, ton père est encore ivre ! » Je me sentais humiliée parce que je comprenais que ce n'était pas quelque chose de positif de dépendre de l'alcool. Mais ces situations m'ont appris ce que veut dire le sacrifice, ce que veut dire l'humilité.

Cependant, maintenant que je peux réfléchir à tout cela, je comprends que mon père, malgré tout, malgré ses fragilités, venait me chercher à l'école. En revanche, tant de papas n'y vont pas, ne vont jamais chercher leurs enfants.

Souvent, il n'hésitait pas non plus à me réveiller la nuit pour me dire : « Rita, va m'acheter des cigarettes ! » Et moi, je m'en souviens bien, je devais faire un bout de chemin dans l'obscurité et je courais en me pressant, en chantant, pour vaincre la peur : les branches nues des arbres dans la nuit ressemblaient à de grands bras menaçants.

Quand j'arrivais au bureau de tabac, je frappais à la grille et le monsieur se levait en soupirant, me donnait quelques cigarettes et oust, je repartais à la maison en courant, pour faire plaisir à mon père.

Toute cette souffrance vécue en famille s'est transformée et illuminée quand j'ai rencontré Dieu. Et aujourd'hui, je peux dire que mon père a été l'université où j'ai appris à aimer et à servir tout le monde avec dignité. Il a été le premier pauvre que j'ai dû accueillir, aimer et servir.

Ces choses-là, je les raconte pour rendre gloire à Dieu de m'avoir donné un père qui n'a pas eu peur d'être ce qu'il était. Je ne veux pas justifier avec ça ses erreurs, mais rappelons-nous qu'on ne naît pas parents, cela s'apprend petit à petit.

Et certainement que l'Esprit Saint s'en servait en pensant à la mission que Dieu préparait pour moi : la fragilité de mon père a été ma première école de vie, elle m'a formée.

À la lumière de mon histoire, j'apprends aujourd'hui aux jeunes à aimer et à respecter leur père et leur mère et à leur pardonner, exactement comme je l'ai fait, moi. Mais ce n'est possible que quand ils rencontrent ce Père céleste qui vient avant leur père et leur mère de la terre.

Un père comme celui que j'ai eu a sûrement beaucoup souffert pendant son enfance et nous devons avoir beaucoup de miséricorde pour les autres, tout comme les autres en ont eu pour nous.

J'ai tellement aimé mon père, je l'ai tellement servi que c'est pour ça que je n'ai pas honte d'en parler.

Quand tu aimes, tu n'as plus honte.

Aujourd'hui, chaque jour un peu plus, je suis heureuse d'exister, d'être née, et encore plus heureuse parce que le Seigneur m'a toujours mise dans les conditions nécessaires pour que je n'aie jamais à me préoccuper de moi-même. Je n'ai jamais vraiment eu le temps dans la vie de penser à moi, de me demander comment j'allais, si j'étais contente ou triste, bonne ou mauvaise. J'ai toujours dû regarder et servir les autres. Et je reconnais qu'il n'y a pas de royaume plus grand, plus étonnant et plus riche que celui du cœur de l'homme.

Servir, c'est véritablement expérimenter le privilège de régner !

Je me dis souvent : « Comme le Seigneur a été bon avec moi ! » Il m'a aimée, suivie et éduquée depuis mon enfance.

Quand j'avais dix-sept ans, j'étais fiancée, je sortais avec un garçon qui m'aimait bien, on « parlait » d'amour, on ne « faisait » pas l'amour à mon époque.

Nous avons déjà programmé d'avoir beaucoup d'enfants... et puis... et puis il s'est passé quelque chose en moi.

Un jour, j'ai commencé à me demander : « Toute la vie avec lui ? Seulement avec lui ? Seulement pour lui ? Non, je ne pourrai jamais. Ce n'est pas ma voie. »

C'était un vêtement dans lequel je me sentais trop à l'étroit.

Il y avait un autre époux qui frappait à la porte de mon cœur, qui le faisait grandir.

C'était Jésus, le fils du menuisier de Nazareth, charpentier de profession lui aussi, qui allait faire de moi son heureuse épouse.

Ainsi, à dix-neuf ans, j'ai quitté ma famille. Ce fut très douloureux, surtout pour ma mère. En effet, j'avais d'autres frères et sœurs dont il fallait s'occuper et j'étais pour elle la sécurité de la maison, tandis qu'elle devait travailler pour subvenir à tous leurs besoins. Aucun de mes frères et sœurs n'était d'accord : pour eux, devenir bonne sœur, cela n'avait aucun sens.

Mais cet appel a été fort : plus fort que les affections, plus fort que le sang, plus fort que la chair, plus fort que les problèmes de la maison, plus fort que les freins des autres, plus fort que ce que je réalisais.

C'était le 8 mars 1956, jour de la rentrée des novices au couvent.

Je me suis levée tôt le matin et, en silence, je suis partie avec une petite boîte en carton.

À la gare, alors que je montais dans le train, j'ai entendu derrière moi le bruit inimitable des sabots de ma mère qui, enveloppée d'un châle, était en train de me suivre.

Elle avait compris que quelque chose bougeait en moi, que je me préparais à un voyage, que je partais.

Mon regard a croisé le sien.

Dans ses yeux, il y avait tant de questions : « Rita, qu'est-ce que tu fais ? Tu nous laisses ? Tu t'en vas ? Comment allons-nous faire ? »

Je l'ai regardée... et je suis montée dans le train.

Par la suite, je m'en suis toujours « voulu » pour ce moment-là, parce que j'avais l'impression de ne pas avoir compris la douleur de ma mère. Jusqu'à ce qu'un jour, un jeune qui écoutait ce récit me dise : « Elvira, heureusement que tu es montée dans ce train, sinon nous serions encore tous là, désespérés, en train d'attendre ! Dans ce train, par contre, nous étions tous déjà là ! »

C'est vrai, aujourd'hui, je reconnais qu'avec moi, dans ce train, il y en avait déjà beaucoup à partir. Je bénis alors le Seigneur qui m'a aidée à ne pas me retourner. Si je l'avais fait, je serais beaucoup plus pauvre : je n'aurais jamais pu voir toutes les belles choses que Dieu a faites à travers ma pauvre histoire. Aujourd'hui, après ce voyage qui continue, je suis beaucoup plus riche en vie, en bien, en lumière, en paix et en joie.

Je suis arrivée à Borgaro Torinese<sup>4</sup>, dans un couvent qui est encore aujourd'hui florissant, chez les Sœurs de la Charité de sainte Jeanne-Antide Thouret, une grande

---

4. Petite ville au nord de Turin, Italie.